Evelyne Dress

# Je veux peindre et aimer

# *Extrait*

# Editions Glyphe

*Peindre, c'est aimer à nouveau*

Henry Miller 1960

1914-1918

J’avais tout mis en lui, toute ma force, tout mon amour. Il était l’homme de ma vie, mon Georges adoré. Son service militaire, commencé en 1911, s’était allongé par le vote de la « loi de trois ans[[1]](#footnote-1) ». Pendant ces trois ans, j’avais continué à vivre en lui, par lui. Il a été libéré en avril 1914. Nous allions enfin nous marier. Son parcours était tracé, il serait géomètre, puis vers trente-cinq ans, ingénieur en génie civil. Nous aurions des enfants et nous serions heureux.

Il n’eut que le temps d’aider ses parents à faire les foins et la moisson, le 2 août, premier jour de la mobilisation générale, il a rejoint le front, fièrement, la fleur au fusil, souriant, le regard sans peur, heureux d’en découdre avec l'ennemi.

Je l’ai regardé défiler sous les acclamations de la foule, le pas léger et la tête haute. Il était beau. *La Marseillaise* résonnait, les drapeaux flottaient à toutes les fenêtres, les verres s’entrechoquaient, des bouquets volaient par milliers. C’était une grande fête. Vive la France !

Alors, j’ai commencé à vivre au rythme de ses lettres. Je ne sais par quel miracle, elles arrivaient chaque jour : « Encore une lettre, Mademoiselle Rebecca ! Monsieur Georges vous aime ! » clamait admiratif le facteur en enfourchant sa bicyclette. Je les attendais avec une servilité voluptueuse, ses lettres, une nécessité tyrannique, elles m’offraient les plaisirs d’un amour à vif. Georges et moi étions devenus amants la veille de son départ dans une chambre du Grand Hôtel du Midi et de la Poste. Nous avions aimé tous deux pour la première fois.

Au fil des jours, des semaines, des mois, des années, malgré la tempête que nous traversions, notre passion amoureuse, érotique et crue, s’inscrivait sur le papier : « Mon trésor chéri, mon amour, mon ange, ma femme, ma Rebecca, ma beauté chérie, mon adoration, je ne cesse de penser à toi de façon obsédante, de serrer dans mes bras ton corps que j’ai embrassé, baisé, caressé, adoré, possédé. Chaque fois que je me figure ton sourire, ta voix, ton regard, il me semble que, dussé-je ne plus jamais te revoir, ta chère apparition m’accompagnera jusque dans l’au-delà. Mon corps, mon sang, mon cœur, ma vie, mon âme t’appartiennent. Je souhaite tes lettres. Quand je viens d’en recevoir une, j’en voudrais une autre encore. Mon cœur en a besoin. »

Parfois, alors qu’il était seul le soir à scruter l’horizon, il m’avouait avoir pleuré sur notre amour gâché. Et il me décrivait la réalité du terrain, atroce, les insoutenables conditions de la vie des Poilus dans les tranchées, un simple boyau creusé dans la terre: « Ah ! mon amour, que c'est laid la guerre. Voilà six mois que ça dure, six mois sans espoir, une demi-année que je traîne entre la vie et la mort. Pourquoi tous ces massacres ? Cette misérable existence n'a plus rien d'humain, nous devenons des brutes. Je le sens chez les autres, je le sens chez moi. En haut, ils nous demandent d’être prêts à chaque instant, prêts à attaquer, prêts à tuer. Tuer, c’est leur maître-mot. Et ils nous envoient massacrer des hommes, alors qu’eux, ils restent assis bien au chaud dans leurs bureaux. Je suis tellement écœuré que je deviens indifférent à tout. Ils m’ordonnent : « Allez là !» Et j’y vais. Ils m’ordonnent : « Attaquez !» Et j’attaque. Pour quoi faire ? Je ne peux plus supporter l’odeur de tout ce sang. Des gamins hurlent « Maman ! » en passant l’arme à gauche. Je voudrais pouvoir me boucher les oreilles. Toutes ces petites vies perdues qui n’avaient rien demandé, interrompues par la folie des hommes. Honte à moi d’être un homme. Il y a quelques jours, ça a été mon tour, j’ai cru que je ne te reverrais plus. Un obus a éclaté à six pas de moi. J'ai été soulevé, projeté à cinq mètres, tout mon corps a été anéanti. Une fraction de seconde, j’ai été sourd et aveugle, je ne sais où j’ai trouvé la force de me relever et de marcher. J’ai marché, j’ai marché, je voulais vivre pour te revoir. J‘ai eu si peur que je tremble encore, mais j’essaie de tenir mon crayon, car je veux te rassurer, tu dois être morte d’inquiétude… »

Oui, j’étais broyée, je souffrais pour lui, je souffrais avec lui, j’étais révoltée pour toutes ces années envolées. Chaque fois que je pensais à nous, je pleurais. Mais que pouvais-je faire ? Je me sentais si impuissante. Pour compléter sa ration de tabac, distribuée gratuitement par l’armée, et l’aider à supporter sa peur, sa faim, le froid, ses interminables attentes, je lui envoyais des paquets de Gauloises Caporal. C’était dérisoire. Quelques-uns de ses copains rentraient avec des « gueules cassées », mutilées à jamais. C’était horrible. Combien de temps tout cela allait-il durer encore? Je lui écrivais plusieurs fois dans une même journée, le but n’était pas forcément de poster mes lettres mais de maintenir sa présence auprès de moi : « J’aime le plaisir que je prends à t’écrire, à te faire exister, cela veut peut-être dire que j’aime ton absence ? Ce serait épouvantable. » Le plaisir et la souffrance, et aussi le plaisir de la souffrance, se substituaient à la vie.

La peinture avait toujours fait partie de moi. Dès mes onze ans, je m’évadais de la maison familiale pour m’infiltrer en douce à l’école de dessin de Nîmes, créée à l’origine dans la Maison Carrée[[2]](#footnote-2), juste en face de la maison parentale, et, alors que je n’en avais pas encore l’âge, je suivais les cours du soir avec les étudiants qui m’avaient prise sous leur protection. Ils justifiaient ma présence auprès de leurs professeurs en m’inventant des alibis : j’étais la petite sœur de l’un ou de l’autre et il n’y avait personne à la maison pour me garder. Ce qui n’était pas totalement faux. Ils m’abandonnaient dans un coin de l’atelier avec de quoi m’occuper et je gribouillais, m’inspirant de ce qui s’offrait à mes yeux : quelques fragments de sculptures antiques et des portraits des XVIIe et XVIIIe qui servaient à l’enseignement. Progressivement, la peinture a pris racine en moi, elle est devenue mon monde. J’y ai trouvé ma place.

Plus tard, je suis montée à Paris. Je m’installai à La Ruche, une cité d’artistes, sise au numéro 2 du passage de Dantzig, proche des abattoirs de Vaugirard dans le 15e arrondissement. Derrière la grille en fer s’élevaient sur trois étages, autour du pavillon des vins, de petits ateliers d'une trentaine de mètres carrés. La résidence était reliée à Montparnasse par un tramway tiré par deux chevaux, mais, du moment que Georges était au front, je n’éprouvais aucun besoin de sortir. Mon atelier était devenu mon cocon, mon refuge. Un endroit solitaire et intime où j’aimais me laisser aller à mon chagrin, où le drame de la guerre et sa grandeur s’entrechoquaient.

Tandis que Georges me racontait son quotidien, je lui décrivais ma peinture. Je multipliais les autoportraits. Ces bouts de moi, révélateurs de mon intimité — je posais nue devant ma psyché —, étaient les mots d’une longue lettre d’amour que je lui adressais pour tenter d’oublier notre séparation. L’idée de son retour me faisait l’aimer chaque jour un peu plus…

Les produits de première nécessité, comme le lait et la farine, commencèrent à manquer et, forcément, le matériel à peindre. Alors, j’expérimentais tous les outils à ma portée : les pinceaux, les éponges, mes doigts, la mie de pain, un blaireau en poil de sanglier que j’avais dérobé à mon père avant de monter à Paris. J’essayais toutes les techniques : gouaches, crayons, pastels secs, pastels gras, mines de plomb, sanguines, fusain, craie, et l’huile… Je diluais mes huiles dans des fonds de bouteille, je fabriquais des jus, des mélanges, des décoctions, et je les projetais à grands coups de pinceaux sur des morceaux de carton. Dans cette quête de ma vérité, je percevais comme un écho à la vie et, au fil du temps, je donnai naissance à la femme sensuelle, amoureuse, charnelle que Georges avait fait de moi. Pendant ce long apprentissage de l’amour fantasmé, j’ai compris que je voulais être considérée comme un peintre et non comme une femme qui peint. Bientôt, j’eus le sentiment d’entrer dans le monde de l’art.

Ma correspondance avec Georges dura autant que son absence, elle ne fut interrompue que par sa mort, le 27 septembre 1917. Un matin, Alfred, le facteur devenu mon confident, me délivra une modeste lettre timbrée à 2 sous : « Le caporal Georges Kamieny a été tué glorieusement d'une balle dans la tête. Brave entre tous, il a donné le bel exemple du courage. » Je refusais d'y croire, ça ne pouvait pas être vrai, il ne pouvait s'agir de mon Georges.

Je me suis soudain effondrée.

Malgré le temps qui pressait, Alfred posa un instant son képi et la sacoche volumineuse du courrier qu’il portait en bandoulière. Il s’assit et accepta un café relevé d’un peu de carthagène[[3]](#footnote-3) :

— Pleurez, pleurez un bon coup, Mademoiselle Rebecca.

— J’avais tant espéré, Alfred… Le revoir un jour était ma seule raison d’exister. Comment vais-je pouvoir vivre, maintenant ?

Le décès de Georges me replongea dans les doutes et les peurs d'abandon de mon enfance. J’étais une petite jeune fille apeurée lorsque je l’avais rencontré. Il avait été mon repère, mon sauveur. Mon amour était mort à jamais, je refusais de vivre dans un monde où il ne serait pas.

Je me suis mise au lit avec ma solitude, hurlant de douleur et de désespoir pendant des jours, des semaines. Mon cœur se brisait sur le vide. J’aurais voulu rejoindre mon aimé dans sa tombe. Mais la mort ne vint pas me chercher.

Peu de temps après, le destin s’acharna, encore, et ôta la vie à mes parents dont la Saxon Model A Roadster avait versé dans un ravin.

Doublement orpheline, j'héritai de la maison familiale.

\*\*\*

Retour à Nîmes

La maison familiale était une grande bâtisse toute blanche. Elle s’élevait sur trois niveaux au cœur du centre-ville, face à la Maison Carrée.

Une très belle entrée au rez-de-chaussée desservait des bureaux qui s'ouvraient sur la rue. À l'étage supérieur, on trouvait un salon, une salle à manger et une spacieuse cuisine. Au dernier étage, quatre chambres et une salle de bains toute faïencée avec lavabo sur colonne et des toilettes, et dans les combles deux greniers isolés. Dans la cour, un abri aménagé pouvait recevoir deux véhicules.

L’office notarial, que cette maison de Maître abritait depuis le XVIIIe siècle, se transmettait de père en fils. Gustave Meyssonnier, mon père, serait le dernier descendant de cette dynastie de notables, puisque mon statut de fille unique mettait fin à la transmission. Lui qui se voulait proche de ses clients et gardien de la mémoire des familles fut mobilisé dès le début de la guerre, et c’est donc ma mère, Adélaïde de Clausonne, dont les parents avaient réussi dans le commerce de la soie, qui le remplaça à la tête de l’étude. Forte de ce fait d’armes, elle avait aspiré à devenir officiellement avocat, mais les résistances de la profession et l’hostilité croissante à l’égard des femmes l’obligèrent à étouffer ses ambitions. Hélas, pour elle, elle mourut tristement femme au foyer.

J'étais devenue la riche héritière de parents qui m'avaient jusque-là ignorée, ne vivant que pour leur couple. Je soupçonne même mon père de m’avoir rejetée pour plaire à sa femme. Adélaïde était distante, trop occupée à consulter les magazines de mode pour y trouver de quoi séduire mon géniteur. Jamais elle ne me prenait dans ses bras et feignait d’ignorer mon existence. J'avais le sentiment d'être invisible et je réfugiais, jour après jour, ma tristesse dans la peinture.

De retour dans cette demeure sombre, froide et humide, où je me sentais étrangère, illégitime et encore moins héritière — cela faisait plus de quinze ans que je n’en avais pas franchi le seuil — et, de toute façon, trop vaste pour moi, je décidai d'installer mon atelier dans l’un des greniers sous le toit, uniquement occupé dans un coin par une antique méridienne encombrée de coussins brodés de fleurs au point de croix.

Les quincailliers Daniel et Jacques Vasserot, qui avaient ouvert leur boutique au 11 de la rue Pierre Semard, me livrèrent tout ce dont j’avais besoin pour peindre : des châssis entoilés, un meuble à tiroirs garnis de tubes de peinture à l’huile, plusieurs palettes, des bouteilles de térébenthine, toutes sortes de pinceaux, une sellette, un chevalet haut de bois vernis. Je n’avais plus besoin de quitter mon perchoir, je pouvais y rester tout mon soûl, me laisser submerger par l’émotion, ressentir ma souffrance, la laisser grandir en moi. La colère était mon moteur, elle infusait mon geste de peintre, se partageant entre les pulsations de la vie et celles de la mort.

Depuis le vasistas, j’avais une vue panoramique sur Nîmes, j’observais le mouvement du vent dans les arbres. Je n’avais jamais considéré comme négligeables les moments de bonheur que m’avait donnés la nature, mais le rapport à l’extérieur n’existait plus pour moi, je voulais rester avec Georges, continuer à le faire vivre en moi, à côté de moi. J’en oubliais le temps qui passe, les heures, les journées, les nuits. Lorsque mon bas-ventre commençait à tirer, me rappelant que j’étais restée trop longtemps debout devant ma toile, je buvais deux whiskys et j’allais m’écrouler sur la méridienne.

Un matin, la cloche résonna dans toute la maison. Je descendis, hagarde, pour voir qui avait l’audace de venir troubler ma retraite en ce dimanche de juillet 1920.

Derrière la porte se tenait un groupe de quatre femmes. Parmi elles, il me sembla reconnaître Viviane, mon amie d’enfance. J’avais quitté une fillette jouant au cerceau, je retrouvai une jeune femme épanouie. Ses camarades et elle étaient maquillées, leurs robes légères laissaient voir leurs bras et leurs mollets, elles portaient de longs colliers de perles, des bracelets, des boucles d’oreilles assorties, des chapeaux cloches sur des cheveux coupés court, et elles avaient le fume-cigarette aux lèvres. Des femmes modernes.

— C’est toi, Rebecca ? s’exclama Viviane, surprise de me découvrir si débraillée.

— Un des volets verts battait sous le vent… dit une autre. Nous avons pensé qu’il y avait quelqu’un dans la maison.

Je me sentais malade et fiévreuse, mais je leur permis d’entrer.

Elles ouvrirent grand les portes-fenêtres donnant sur la rue. La lumière pénétra comme par effraction, révélant que tous les meubles étaient recouverts de draps blancs.

— On dirait qu’on veille un mort, ici ! s’exclamèrent-elles en chœur.

Viviane et ses camarades soulevèrent une étoffe, puis une autre, et finirent par mettre au jour des fauteuils de style qui semblaient attendre leurs propriétaires pour une veillée au coin du feu : le large bureau Louis XV de mon père près des fenêtres, une immense bibliothèque remplie de livres anciens, des chaises, des miroirs, des rideaux de soie, une profusion de cristal et d’argenterie. Mes parents s’en étaient allés mais les murs avaient gardé leurs souvenirs, et j’allais devoir vivre avec.

En fin d’après-midi, la porte se referma sur mes nouvelles amies. Elles avaient fait entrer un peu d’air, mais j’étais restée cloîtrée dans mes secrets.

Elles en conclurent que la perte de mes parents m’avait déprimée et se promirent de revenir souvent.

\*\*\*

1. La loi des Trois ans est une loi française de 1913 augmentant de 1913 la durée du service militaire de deux à trois ans en vue de préparer l’armée française à une guerre éventuelle avec l’Allemagne, laquelle surviendra l'année suivante. [↑](#footnote-ref-1)
2. La Maison Carrée est un temple romain édifié au début du Ier siècle. [↑](#footnote-ref-2)
3. *Vin de liqueur (ou mistelle).* [↑](#footnote-ref-3)